

par la musique du soir !” O mes compatriotes Franco - Américaines, qui chantera jamais la douceur de vos voix, la tendresse de vos cœurs, la limpide clarté de vos âmes ! Qui redira jamais la sublimité de l’œuvre que vous avez accomplie pour tout ce qui nous est également cher, la langue, la foi et les coutumes ! Qui redira la part que vous avez prise dans les triomphes que nous chantons avec tant d’enthousiasme, nous, les hommes, et dont nous réclamons pourtant tout le mérite !

J. L. K. Leflaume

Woonsocket, R. I.
le 12 décembre 1972.

Il est des hommes qui seraient injuriés de s’entendre appelés dévôts, et qui se laissent volontiers appeler Céladons et se vantent comme d’une prouesse glorieuse, de leurs succès criminels

LOUIS LALANDE, S.J.

Restitution

R, hier, dimanche, pendant que les grandes orgues, à Saint-Louis de France, pleuraient le *Rorate*, une jeune femme, en quittant précipitamment son prie-Dieu, laissa près de moi tomber une lettre. Je voulus la lui remettre ; déjà, elle avait disparu dans la foule massée en arrière de l’église et je ne pus même surveiller sa sortie.

La lettre, des feuillets sans enveloppe, froissée comme ces billets qu’on a longtemps cachés dans un corsage, resta entre mes mains. Pas d’adresse, ni de vedette ou de signature. C’était le message d’une inconnue à un inconnu plus mystérieux encore, et l’idée me vint, pendant que les orgues faisaient monter leurs voix suppliantes, dans la sonorité des voûtes, de la publier ici. Rien, en ce monde, n’est livré au hasard, et, la missive qu’on jette au vent, tôt ou tard accomplit la mission que la volonté supérieure lui a assignée.

La voici donc, dans sa parfaite intégrité :

“Je vous écris, ce soir, une lettre

que vous ne lirez pas. Une lettre dans laquelle mon âme va s’imaginer mettre des nuances que les paroles, trop de fois, n’ont jamais pu vous exprimer. Pauvres femmes que nous sommes ! parce que les mots qui caressent nous viennent aisément aux lèvres, il faut les taire, et les hommes comprennent peu cette invincible fierté. Cette dignité féminine, que vous voulez pour votre mère, vos sœurs, vous irrite presque, dans celle que vous aimez, et, vous-même, mon grand ami, vous n’avez pas compris que, dans nos différends où votre susceptibilité m’offensait, je ne devais pas la première vous tendre la rampe d’olivier. Quand mon cœur criait après vous et le jour et la nuit, jamais vous ne l’entendrez, et, à cette époque où l’aurore des fêtes qui s’approchent, jette devant elle de gais et lumineux rayons, et éveille en moi tant de chers souvenirs, je ne me placerais pas, même comme par hasard, sur votre chemin pour vous les rappeler. Pourtant, qu’il m’est pénible et douloureux d’être seule à célébrer le retour de cet anniversaire ! je puis bien vous l’écrire dans cette lettre que vous ne lirez jamais. Oui, je songe, ce soir, avec la tristesse que, seules, les âmes malheureuses peuvent comprendre, à cette après-midi de dimanche, veille de Noël, que nous avons passée ensemble, et où nous avons été si heureux vous et moi. Car, nous sommes vraiment “ces deux qui vont ensemble” dont parle Dante à propos des âmes, et la cruauté des choses peut nous séparer mais non pas nous désunir.

Quelle est donc cette invisible meurtrissure qui s’est produite entre nous et qui, peu à peu, nous a rendus presque étrangers l’un à l’autre.

Etrangers ! comme ce mot semble invraisemblable, en effet, sous ma plume en vous écrivant. Je le répète à haute voix et l’atmosphère autour de moi semble soudainement s’être refroidie. Je le reprends, il est aussi méchant qu’injuste. Le lien qui nous rattache est toujours aussi fort et votre tendresse aussi réchauffante qu’autrefois. Il n’y a donc entre vous et moi que votre orgueil d’homme ; fléchira-t-il devant ma dignité de femme qui n’abdiquera jamais ? Partout où nous allons, cependant, nous recherchons,

sans nous l’avouer, sans surtout rien en laisser paraître, les traces du passage de l’un et de l’autre. Mes amis, vous ne les estimez que davantage parce qu’ils sont miens. Les vôtres ? ah ! voilà ! ils ne m’aient pas eux, et, lentement, pierre par pierre, ils élèvent le mur qu’ils voudraient voir entre nous. Est-ce à leur sujet que nous avons eu notre première discussion, puis une autre, puis beaucoup d’autres ? Je ne sais plus et je ne veux pas me le rappeler, ce soir, où je vous écris cette lettre que vous ne lirez pas. Je veux me donner l’illusion de vous causer comme aux beaux jours qui ne sont plus, et, vous dire ce que je n’oserais encore vous avouer, combien vous m’êtes cher et combien désolée est ma vie parce vous n’êtes plus là.

La vie ! la si courte, la si fugitive vie ! Et penser que nous en gaspillons comme à plaisir les précieux instants, qu’au lieu de chercher ensemble à la rendre et meilleure et plus douce, nous laissons chaque jour s’agrandir davantage la brèche qui nous sépare.

J’ai vu, l’autre matin que, cachée derrière les rideaux, je vous regardais passer, des cheveux qui blanchissaient sur vos tempes. J’en ai pleuré de peine. Dans nos propos de jadis, c’était, vous vous en souvenez, votre joie de savoir que nous vieillirions ensemble, comme c’était mon orgueil et ma gloire de compter vos succès et d’encourager vos travaux.... Ah ! viens, dis-moi le mot qui fait tomber toutes les barrières et dissipe tous les nuages ; n’en dis qu’un et je saurais bien en trouver un autre plus doux encore pour te répondre. Ah ! l’infiniment cher qui ne se doute pas de ces choses et qui prend mon masque de calme tranquillité pour de la froideur réelle, ma réserve pour de l’indifférence ! Vite, hâtons-nous, la vie s’en va, reprenons notre travail à deux, nos propos d’intimité heureuse dans cette petite bibliothèque où “nos rêves ont cogné leurs ailes à tous les murs.” A présent, c’est fini, je puis bien te le dire dans cette lettre que tu ne liras pas, mon cœur est irrévocablement fixé et comme dans l’Eternelle Chanson, je t’aime “Aujourd’hui plus qu’hier et bien moins que demain....”